

BIENNALE

LES MURS PARLENT

Il était une fois la XII^{ème} Biennale de Paris. Fraichement débarquée dans le sein de cette institution, une section sonore (concerts, performances et dispositifs permanents) est arrivée, bon gré mal gré, à se faire une petite place. Disons-le tout net, les installations, faute d'avoir rencontré un enthousiasme sans frein de la part de la sus-nommée Biennale, ne sont ni d'humeur, ni de « féerie » égales.

Au Musée d'Art moderne (11 av du Pdt Wilson), un *Brocéliande* nouvelle formule réalisé par William Soerensen stationne sur le trottoir : entre des montants de bois (sûrement pur pin du Danemark), sont tendus des fils qui, mis en contact se mettent à couiner. Ces bruits de fer froissés sont « déterminés par les endroits où les visiteurs touchent l'instrument sur toute la longueur et par le nombre de personnes qui le touchent au même moment ». Un jour de pluie les montants de bois ont fait contact et l'instrument s'est mis à chanter tout seul, sans plus s'arrêter : panique chez les autochtones. Le dispositif devait mesurer trois kilomètres ; il n'en reste qu'une esquisse.

Dans la forteresse, à l'intérieur du musée, l'Hermaphrodite dort. Cet espace réalisé par Maria Klonaris et Thomadaki Katerina (from Greece), transpose un soupçon de Louvre au Musée d'Art moderne. C'est l'*Hermaphrodite endormie* (sculpteur grec anonyme sur coussins du Bernin) qui trône ici sous forme de diapos. On le voit seulement de dos : « Pour que ça reste dans le domaine de la suggestion, et parce qu'il est moins harmonieux de face » disent-elles. Moyennant quoi, ni poitrine, ni sexe, juste la lascivité alanguie de son maintien. Ce dispositif est divisé en trois espaces principaux où sont projetées les images de la sculpture et de ses belles fesses charnues, des photos de coupes « rituelles » avec pétales de rose et des films en boucle (la place de la Concorde, la nuit). Une bande-son boucle elle aussi avec la sarabande de la *Suite n°5* de Bach (à 18h la violoncelliste Hélène Bass vient s'y insérer), des sons synthétisés, des voix de femmes réverbérées aux accents durassiens un peu réchauffés (il n'y a qu'Elle pour ça). On passe, on repasse, on peut oublier les références, pour s'abandonner à la transparence (joliment travaillée), à la liquidité. Que le sang de Bacchus ne coule-t-il dans ses veines ?

À l'autre bout de Paris, les elfes bannis du temple ont trouvé repaire au 57, rue de la Roquette, à l'atelier d'art contemporain. Dans une cour couverte, rien ne capte le regard. On finit par voir, en prêtant attention, des fils élec-

triques de couleur qui courent sur les murs, prolongeant la typologie du lieu. Christina Kubisch, l'instigatrice de ce dispositif s'en explique : « Laisser le lieu en ruines, le donner à voir tel quel, faire sourdre les sons qui le hantent. Les structures câblées ne doivent pas en modifier l'aspect mais simplement en espérer les stigmates et les cicatrices ». En s'armant d'un cube amplificateur, alors les murs se mettent à danser. Les fils sont reliés à un magnétophone et chaque couleur correspond à un motif sonore (boîte à rythmes, souffles, chant de sirènes, chant arabe, etc.). On peut se faire une symphonie à soi tout seul, comme on écoute la mer dans un coquillage. Un mixage baladeur, un montage radiophonique, ou tout un concert aléatoire au gré du nombre de participants et de leur déambulation. Un petit garçon de la cour, en habitué à ce jeu regardait son cube d'une moue capricieuse : « Pourquoi quand on parle dedans, ça fait pas comme un talkie-walkie ? ». Imaginez un concert de ventriloques : vous parlez ici, ça vous répond là-bas : une nouvelle machination.

Au même endroit, Thomas Schulze de Büro Berlin s'est installé dans la cave de l'atelier. Bris de verre sur le sol qu'il faut piétiner (une vieille dame en visite les enjambait avec effroi), fils de fer tendus trouant des plaques de verre suspendues au plafond, surfaces de métal à grincer, petit bassin où l'eau court avec des hippocampes à la dérive, et enfin le souffle de l'auteur dormant dans un train de nuit Paris-Berlin (*sonata somnambulica*). Schulze erre dans sa cave, un archet à la main, comme au violon. Il en jouera un *Concert pour Homme*, samedi, à 20h.

J.-F.B. X.V.

Christina Kubisch au pied du mur



libération

16 octobre